Emmanuel Fureix, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2009, 505 p. (préface d'Alain Corbin)

La renaissance de l'histoire politique qui s'est amorcée dans les années quatre-vingts implique entre autres un déplacement de l'attention des historiens des sujets traditionnels, comme l'établissement des partis politiques ou les débats parlementaires, vers de nouveaux champs d'investigation comme par exemple l'exercice du vote et la célébration des fêtes civiques. Une subdivision importante de cette dernière catégorie est l'étude des pratiques de deuil et des cérémonies funéraires en tant qu'activités politiques exercées tant par ceux qui sont au pouvoir que par les forces d'opposition. Parmi les historiens ayant consacré des ouvrages à ce sujet, on peut citer Antoine de Baecque, *Le Corps de l'histoire. Métaphore et politique, 1770-1800* (1993) ; Avner Ben-Amos, *Funerals, Politics and Memory in Modern France, 1789-1996* (2000) et Joseph Clark, *Commemorating the Dead in Revolutionary France. Revolution and Remembrance, 1789-1799* (2007). L'ouvrage de Fureix, qui explore les utilisations politiques du deuil, de la commémoration et des rites funéraires à Paris sous la Restauration et la monarchie de Juillet, est une contribution bienvenue à cette littérature historique. Sans être une percée dans l'analyse politique de ces activités, il s'agit là d'une réalisation scientifique majeure. En effet, ce livre apporte beaucoup à la connaissance des cérémonies funéraires, et il faut noter le large champ d'application des efforts déployés autant par les autorités que par l'opposition pour récupérer à leur profit ces

cérémonies. Par ailleurs, il réussit un emploi sophistiqué de théories anthropologiques ou sociologiques – tant anglo-saxonnes que françaises – afin d'élucider les agissements des « acteurs » politiques. L'ouvrage est la version remaniée et élargie d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Paris I, sous la direction d'Alain Corbin, qui a obtenu le Prix Chateaubriand en 2009.

Le livre n'est pas conçu selon la chronologie des événements, mais thématiquement, selon les forces politiques et la nature de leurs activités. Cette structure permet à Fureix non seulement de souligner les particularités spécifiques de chaque tradition politique, mais aussi de montrer leurs points communs. La première partie, dans laquelle il explique les caractéristiques qui ont fait de la période étudiée un « moment nécrophile » particulier, est suivie de trois autres dans lesquelles il examine dans le détail les activités politiques pertinentes de ses protagonistes : le culte royaliste des martyrs de la Révolution (première partie), les funérailles royalistes (deuxième partie) et enfin les obsèques d'opposition et les commémorations (troisième partie).

Dans la première partie, Fureix excelle à brosser un tableau de l'histoire sociale, culturelle et politique, afin d'expliquer la centralité des cérémonies funéraires dans la vie politique française au cours de la première moitié du dix-neuvième siècle. Il montre la grande attention qu'accorda la société postrévolutionnaire à « la mort de l'autre », aux cérémonies funéraires et aux cimetières, ainsi qu'à l'impact des aspects morbides du romantisme allemand sur l'imaginaire français. L'importance des cérémonies funéraires pour l'opposition s'explique par la haute surveillance de l'espace public qu'exerçaient les autorités. Vu que seul ce genre de cérémonies était relativement toléré, il devint rapidement un véhicule d'expression publique et politique. Mais par-dessus tout, s'esquissait la mémoire de la Révolution qui brisait la consécration de la monarchie et créait un espace ouvert dans lequel différentes forces politiques entraient en lice pour le pouvoir. Les cérémonies funéraires respectives des autorités et de l'opposition devinrent donc de ce fait des instruments politiques de la lutte postrévolutionnaire pour la légitimité.

Comme il sied à un livre intitulé *La France en larmes*, Fureix fait usage d'un domaine historique relativement nouveau – l'histoire des émotions – et démontre que ces dernières ne sont pas le résultat d'un comportement « naturel », mais qu'elles se construisent socialement et qu'elles peuvent être décrites selon différents « régimes émotionnels ». Ainsi par exemple, l'atmosphère de tristesse qui régnait généralement à la cour des Bourbons durant la Restauration et plus spécifiquement les larmes versées lors des cérémonies annuelles du 21 janvier commémorant l'exécution de Louis XVI faisaient partie de la politique d'expiation introduite par ce nouvel « Ancien Régime ».

La structure du livre souligne aussi l'argument de Fureix selon lequel les historiens ne devraient pas adopter le point de vue des chercheurs durkheimiens en sciences sociales, qui ne voient dans ces cérémonies que des moyens de promouvoir solidarité et consensus, mais devraient aussi percevoir le pouvoir qu'ont ces cérémonies de créer des divisions et de mobiliser l'opposition. Une telle interprétation révèle un paysage riche et complexe de politique mortuaire sous les deux régimes de la Restauration et de la monarchie de Juillet, où existe une rivalité constante – bien qu'inégale – entre les autorités et l'opposition quant au « bon » usage des commémorations de deuil et des enterrements. Ainsi, l'espace politique-funéraire de Paris se divisa, durant cette période, entre le pôle « d'expiation » monarchiste situé autour de l'église de la Madeleine, et le pôle d'opposition établi au cimetière du Père Lachaise, avec au milieu, le Panthéon, monument dont l'identité changeait constamment – église resacralisée, temple pour les grands hommes ou objectif (interdite) pour l'inhumation des héros républicains. De manière analogue, l'attitude par rapport au temps, manifestée au cours des cérémonies funéraires, variait en fonction de

l'identité des initiateurs des célébrations. Les Bourbons étaient obsédés par le passé. Ils souhaitaient totalement éradiquer la mémoire de la Révolution et continuer les traditions de l'Ancien Régime, mais ils voulaient aussi commémorer leurs martyrs. Par contraste, l'opposition se tournait de plus en plus vers l'avenir et utilisait les funérailles de ses dirigeants en tant que plateformes pour exposer leurs visions politiques d'une société meilleure.

Mais la différence la plus saillante entre les camps se manifeste à travers l'identité des protagonistes des funérailles et la nature de ces cérémonies. Sous la Restauration, les cérémonies funéraires les plus notables étaient celles de personnalités royales : les réenterrements de Louis XVI et Marie-Antoinette, ainsi que les funérailles du duc de Berry (assassiné) et de Louis XVIII – toutes menées selon l'ancienne tradition royaliste chrétienne, avec quelques changements très minimes, ce qui les mettait en porte à faux avec l'époque postrévolutionnaire. La monarchie de Juillet, par contraste, a innové en accordant également des honneurs funéraires tardifs à deux nouvelles catégories de personnes – d'une part des citoyens ordinaires, comme les victimes des Trois Glorieuses, ou un représentant de la nouvelle ère, Napoléon Bonaparte. Cependant, par le jeu caractéristique de ce régime ambigu, ces événements furent mis en scène de manière supposant effacer leur dimension oppositionnelle – ceci d'ailleurs, pas toujours avec succès. Parallèlement, l'opposition transforma les funérailles de ses dirigeants politiques et de ses martyrs, comme le général Foy, le général Lamarque ou encore François-Charles Dulong, en événements politiques souvent violents, au cours desquels nombre de gestes symboliques exprimaient les sentiments antimonarchistes des participants, pour la plupart des étudiants ou des ouvriers. Certains de ces enterrements étaient laïcs – ce qui en faisait automatiquement des événements anticléricaux. Mais même les funérailles religieuses qui eurent lieu se rapprochent plus des manifestations de nos jours que des cérémonies funéraires pompeuses et élaborées de la monarchie.

Le livre est remarquable du fait de la capacité de l'auteur à montrer les facettes multiples des cultes et des rituels qui entouraient les morts politiques à l'époque romantique. Il excelle à prêter une oreille attentive aux diverses voix qui décrivent ces événements et s'abstient de leur imposer une signification simpliste unique. Toutefois, contrairement à ce qui est affirmé dans la conclusion du livre, les cérémonies funéraires n'ont pas cessé de jouer un rôle important en France une fois franchi ce « moment nécrophile ». Il est vrai que la protestation politique trouva d'autres voies d'expression, mais les funérailles des grands et des puissants continuèrent à jouer un rôle politique important. Qui plus est, le vingtième siècle, avec ses millions de victimes des deux guerres mondiales, a placé la mort – les enterrements, les commémorations et le culte des soldats et des citoyens tombés – au cœur de sa politique. Ignorer ceci est ignorer la force primordiale de la mort sur l'imaginaire politique.

Avner BEN-AMOS
(traduit de l'anglais par Fabienne Bergmann)